

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 15

Artikel: Canton de Vaud, si beau !
Autor: Olivier, Juste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Libère, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.
 Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Po la fîta daô quatorze!



« Vous tous qui m'écoutez, tâchez de vous acquitter mieux de votre devoir, chacun suivant sa profession et sa situation, et de vous surpasser les uns les autres à mériter, par une vie chrétienne, l'approbation de votre Créateur, afin que, quand vous serez à l'article de la mort, comme j'y suis maintenant, votre conscience ne vous reproche pas tous ces désordres, et que vous ne soyez pas réduits à la craindre. »

DAVEL.
 (Discours sur l'échafaud.)

Vive le canton de Vaud!

Nous célébrerons dans trois jours le centenaire de la première manifestation de notre souveraineté nationale: la séance d'ouverture, le jeudi 14 avril 1803, du premier Grand-Conseil du canton de Vaud. Dans tout le pays, d'une commune à l'autre, se répercutent les détonations des canons et des mortiers, le carillon des églises, les musiques, les chants, les cris de joie. Hommes, femmes, enfants, portant tous la cocarde verte et blanche, se presseront en foule dans les rues, comme pour affirmer à la face du ciel la joie qu'ils éprouvent de fêter les cent ans de la patrie, de la patrie libre, heureuse et prospère.

Cette grande journée, le *Conteur vaudois* la salue avec un indicible bonheur.

Pour le *Conteur* — n'est-il pas en cela fidèle à son rôle? — le patriotisme ne consiste pas uniquement dans la pratique des vertus austères et l'accomplissement des devoirs civiques. N'est-ce pas aussi faire preuve du plus profond amour pour la terre natale que de se réjouir d'en être les enfants? Et nous avons quand même quelque raison de nous montrer fiers du nom de Vaudois.

Nous disons: quand même, car on nous a reprochés — oh! combien de fois — d'être des rêveurs, de manquer d'énergie, de volonté, de nous contenter de l'à peu près. Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans ces reproches. Juste Olivier, l'un des meilleurs d'entre les Vaudois, le plus Vaudois de nos poètes, a doublement souffert de ces travers, dont nous sommes si lents à nous corriger; le cœur serré d'une douleur sincère, il y revient plusieurs fois dans ses écrits.

Mais, c'est aujourd'hui jour de fête, c'est-à-dire que nous devons nous réjouir et non nous attrister; après, le revers. D'ailleurs, avec toutes les qualités négatives qu'on nous reproche, nous sommes-nous vraiment conduits en peuple qui ne sait pas ce qu'il veut? Aussitôt que nous eûmes secoué le joug de Berne, n'avons-nous pas organisé notre Etat avec une sagesse et un sens des affaires publiques

auxquels nos confédérés ont rendu justice? Nos écoles, nos hôpitaux, nos finances, nos routes vaudraient-ils moins que ceux d'autres nations? L'idéal n'est pas atteint, sans doute, mais quel est le peuple qui puisse se vanter de l'avoir réalisé? Avec des moyens aussi faibles que les nôtres, sans expérience dans l'art du gouvernement, être arrivés, en un siècle, au point où nous sommes, est déjà quelque chose.

Loïn de nous l'idée de tirer vanité de la belle situation où se trouve aujourd'hui notre canton. Mais, sans aller jusqu'au « il n'y en a point comme nous », ne serait-il pas au-dessous de notre dignité, au-dessous même de la vérité de nous déclarer un peuple sans mérite? Ne devons-nous pas plutôt puiser dans le sentiment du devoir accompli les forces qui nous permettront de perfectionner l'œuvre et de faire du canton de Vaud un de ceux où la lumière rayonne de toutes parts et où les ombres se rapetissent de plus en plus? Vaudois du second siècle, c'est là notre tâche.

Aimons notre bon pays de toute notre âme et avec intelligence; c'est encore la meilleure manière de le servir. Aimons-le joyeusement, et que de toutes les poitrines vaudoises parte, le 14 avril, le cri vibrant:

Vive le canton de Vaud!
 Vive la Suisse!

LA RÉDACTION.

Vivons de notre vie.

Les événements historiques, dont nous allons célébrer le centenaire, ont été rappelés et commentés par tous nos journaux. *Conteur* ne reviendra donc pas sur ces événements.

Plutôt, pour répondre aux désirs qui lui ont été exprimés, il reproduit quelques extraits du *Canton de Vaud*, de Juste Olivier, qui donnent, dessiné avec amour, un tableau vivant de notre petite patrie.

C'est également pour répondre aux vœux qui nous sont venus de divers côtés que nous reproduisons quelques morceaux, français et patois, parus jadis dans le *Conteur*, et dont le succès n'a point pâli. Ces morceaux, bien de chez nous, réjouiront peut-être les convives des banquets du 14.

Canton de Vaud, si beau!

Le canton de Vaud est le seul, dans la Suisse française, qui occupe à la fois le plateau, le Jura et les Alpes. Il est ainsi le seul qui la résume tout entière: le seul qui réunisse, avec la vie montagnarde à ses deux bords, les occupations pastorales et industrielles; le Rhône et le Rhin, ou le midi et le nord, la France et l'Allemagne; le plateau agricole et la vie plus désintéressée. Il occupe en outre le centre de ce dont il est le plus complet représentant, au lieu d'être placé comme Berne, d'ailleurs mixte par la langue, à l'une des extrémités.

Le canton de Vaud est donc le centre romand de la Suisse. Il est un membre helvétique important. La figure de notre Patrie vaudoise, quand on la voit ainsi incrustée dans les régions et les races helvétiques, apparaît plus saillante et mieux liée.

Proportionnellement, nous possédons moins de la montagne que de la plaine, bien que nous ayons de celle-là, à droite et à gauche, une part assez grande pour qu'il vaille la peine de la compter. Mais remarquez, de plus, que chez nous le plateau est distinct et s'appelle même d'un nom spécial: le *Jorat*, comme si le Jura nous était donné deux fois. Ainsi, quoique situé en grande partie sur le plateau, le canton de Vaud y prend une position particulière, nette et tranchée. Le pays, comme le peuple, a un nom propre qui lui appartient et ne vient que de lui.

Entre un pays et un peuple il y a parenté.

Notre plateau nous tient généralement un langage de laisser-aller et de nonchalance. On dirait, dans certaines de ses parties, qu'il l'ait voulu écrire à sa surface. Dominé par les Alpes, muré par le Jura, il obéit à deux maîtres, le Rhône et le Rhin. Ici on le voit, il est vrai, se prononcer hautement pour l'un ou pour l'autre, descendre brusquement au lac, ou s'incliner de l'autre côté sans regarder en arrière. Mais ne cherchez pas ailleurs ce caractère précis et ferme; dans ces lieux que les aventuriers aux larges turbans, aux ronds cimètres, ont marqués des traces de leurs courses vagabondes, un ruisseau (le Nozon) vous offrira l'image de l'insouciance, en laissant couler ses eaux, comme sans volonté propre, à la fois vers la Méditerranée et vers l'Océan.

Qu'elle est belle cette terre que nous seuls aimons bien! La beauté est peut-être avant tout son caractère: la beauté, dont on ne pourrait dire si elle a plus de gravité ou plus de sourire, mais seulement qu'elle est belle; la beauté qui semble se bercer et comme s'endormir dans sa parfaite harmonie.

Nous arrivons de voyage; ou bien même nous avons habité longtemps la terre étrangère. Un cri de joie parti du fond de nos cœurs salue la patrie et notre retour. Ses campagnes, ses maisons, son lac, ses monts, ses bois nous apparaissent dans une émotion pleine de force et de douceur. Canton de Vaud, si beau! s'écrie en jetant sa cape en l'air, l'étudiant qui redescend des hautes vallées et du chemin des glaciers. Canton de Vaud si beau! dit le vieillard avec la voix de ses jeunes années. Si beau! dit la jeune fille qui l'investit dans son cœur des rêves de son amour. Si beau! répète le mélancolique étranger qui voudrait y fixer sa vie. Canton de Vaud, si beau! chantent les

soldats en brandissant leurs armes, lorsqu'ils reviennent des camps, et qu'ils l'aperçoivent des élévations de la frontière.

Comme un tissu léger, le Léman est étendu dans la plaine, roulant au pied des monts son azur, où le vent du midi brode de petites lames d'argent. Une ligne où la grâce et la pureté rivalisent a dessiné ses bords. Elle se courbe, se brise, se gonfle et s'étend, s'élanche ou se cache, sans se heurter ni s'effacer jamais. Harmonie! harmonie! ce lac est à toi. D'autres auront autant d'éclat, de fraîcheur, de transparence et d'azur des rivages escarpés, des ombrages, des glaciers et des fleurs. Aucun n'a ses aspects changeants, son harmonie. Aucun n'a tant d'amour.

L'aube a cueilli les roses qu'elle effeuille sur les pics du midi. Messenger du soleil, un long rayon franchit la noire crête d'Arvel, et se pose sur les eaux, où Naye projette l'immense pyramide de son ombre. Les grands châtaigniers baignent dans la lueur qui les inonde leur chaud feuillage, leurs formes vives, distinctes, mais arrondies mollement. Des habitations et des campagnes, de la plaine et des hauteurs, s'élève le bourdonnement confus du réveil. Ainsi brillent de sereines journées sous l'aile des montagnes. Ainsi passent le matin et le soir d'un peuple qui a toujours mené laborieuse vie, sans songer à sortir de son obscurité, et qui avec des mœurs et une existence originales, s'en est peu soucié, et a peu fait parler de lui.

Où, rêverie et sens positif, inertie et vigueur, bonhomie et brutalité, individualité et sympathie, voilà ce trait composite qui fait la saillie même et le caractère de notre nature : sociables et taciturnes, insouciant et chicaniers, enthousiastes et railleurs, inactifs et travaillés, nous voilà. Que si cette part offre des difficultés singulières, des malheurs, le peuple qui l'a reçue possède en même temps ce qu'il faut pour les vaincre. Race d'agriculteurs, de bergers et de vigneron, j'ai dit l'influence que le sol avait eue sur elle. Laboureur, il acquiert un corps robuste, et pour son esprit et son âme une enveloppe peut-être un peu dure; mais que ne peut une ferme vouloir? Il a l'air pur et léger des Alpes, qui excite et qui éclaircit. Les pentes roides des montagnes et la rudesse de certains endroits du plateau corrigent ce que les coteaux vineux engendrent de trop léger et de fugitif. Et de même que pour le sol, les pentes du caractère balancent leurs versants. Peuple enfin qui ne doit se plaindre que de lui.

JUSTE OLIVIER.

(Extrait de l'ouvrage *Le canton de Vaud* (G. BRIDEL ET Cie, éditeurs.)

La fin des épaulettes.

ÉLÉGIE

Hélas! que j'en ai vu mourir de belles choses!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que le temps passe en effeuillant les roses,
Il faut que l'épaulette, ô colonels moroses,
Soit foulée enfin sous vos pas.

Il faut que le soleil soit voilé par les nues;
Il faut que le képi terrasse le schako;
Il faut qu'un gaz douteux remplace dans nos rues,
Du falot terne et gras, les clartés disparues,
Et que tout ici bas devienne rococo.

Ainsi c'est donc fini! Dans leurs cartons couchées,
Les épaulettes vont dormir d'un long sommeil.
Ah! malheur aux cruels qui les ont arrachées!
Le remords trouvera leurs retraites cachées,
Et le ciel leur prépare un châtement pareil.

Qui donc vous a poussé? Quelle ardeur sacrilège?
Quel impatient démon? Bismark ou le progrès?
Hélas! tout s'en va donc et rien ne nous protège
Contre la soif du neuf qui toujours nous assiège
Et nous assomme de décrets!

Nous avions tant d'esprit sous la noble épaulette!
Et nous n'en aurons plus, grâce à vos règlements,
Qui vont nous affubler d'une affreuse casquette,
Coudre sur nos habits l'infâme patelette
Et nous fagoter tous comme des Allemands.

Cruels! Vous inventez des douleurs inconnues!
Savez-vous ce que c'est que d'aller par les rues
Etaler tant de honte aux regards étonnés?
S'il faut que les beautés voient nos épaules nues,
Par pitié, donnez-nous au moins des cache-nez.

Que j'en ai vu mourir!... L'une était toute blanche,
Du commis d'exercice attestant la candeur;
L'autre fanée, hélas! et sa tête qui penche,
Rappelant les combats, les exploits du dimanche,
Semblait parler d'un temps meilleur.

Une, pleine, bouffie, étalait, noble et fière,
Ses gros bouillons tordus dont l'argent reluisait;
Une autre était modeste, une autre encore, altière,
Voulant briller sans cesse et passer la première,
Sans relâche se produisait.

Toutes fragiles fleurs aux couleurs effacées,
Surprises un matin par le froid aquilon,
Cette bise de Berne, aux fureurs insensées...
Oh! laissez-moi pleurer leurs grâces trépassées
Et m'égarer... sur Montbenon!

Doux fantômes! C'est là, lorsque je rêve à l'ombre
D'un de ces vieux tilleuls, témoin de nos grands jours,
C'est là que je revois leurs légions sans nombre,
D'or, d'argent, rouge vif, jaune orange, vert sombre,
Suivre Perrin et ses tambours.

Je les vois, je les vois dans un rayon féérique,
Comme un jour de revue, au brillant défilé;
J'entends la grosse caisse, Hoffmann et sa musique.
Et je sens qu'à mes yeux, ô souvenir magique!
Deux grosses larmes ont perlé.

Mai 1868.

L. FAVRAT.

(Extrait des *Causeries du Conteur vaudois*.)

Ora et le z'altro iadzo.

Cein a rudo tsandzi du le z'altro iadzo! Ne se pas de quinna manière cein vao fini; mâ adé est-te que le dzouvenès dzeins dê vouâ ne sont pequa coumeint deïn noutron teïmps.

Cein coumeincê dza deïn le z'écoulès. Dêvant, on recordâvê ti lo catsimo, le petits tant-quiê à *quoilande*, le médiocro tant-quiê à *essacé*, et le gros tant-quiê à *vœu* dâo baptême, qu'on desâi po êtrê reçû. Et lo passadzo! on lo débliottâvê sein quequelhi du: « la piété est profitable », tant-quiê à: « vous les reconnaîtrez à leurs fruits ». Et coumeint on tê cratchivê cé livret, du lo verset dou âo dozê, « douze fois douze », ein dêvant, à recoulon, ne tsaillessâi pas coumeint! On n'êtai pas tant crouïo non plie po la lecture; n'javâi pas fauna dê no fêrê châota dâi mots, coumeint cliâo d'ora diont qu'on fasâi, c'est dâi meintès. Et le chaumo! que cein êtai bio'avoué cé contrâ et cé supérieusse, quand ne tsantâvi le quatre partiès et la bassa! Ora, ye brâmon de cllia novalla musica à crinoline, iô l'âi a lo soprâno, l'artô, lo bême, et ne sé quiet oncora. L'ont tsandzi lo catsimo et le z'ons n'eïn vollion pemin. L'est clliaô libéraux. Deïn lo teïmps, on s'instruisâi à l'écoûla. Oreindrâi, l'ont adé à êcritir à l'hôto, et tê brotton cein, oïl et dusson recordâ l'abrêgê et on moué d'affêrès que cein ne fâ rein què d'eïn fêrê dâi z'orgolhâo pliens dê niaffe.

Lê z'altro iadzo on respettâvê le grantès dzeins; on le z'atliutâvê et on ne sê rebiffâvê pas quand no bramâvon. Ora: pas pebut lo bouébo a dou pâi fous dèzo lo nâ que crâi d'avai onna moustache et que vâo âtrê lo maître. Se lo père lâi vâo derê oquiê, lo crapaud sê dressê coumeint on piâo su on molan et repond: « Câisi-vo, vo radottâ, c'êtai bon dein lo vilho teïmps! » Eh! merdâo, va! pânatê

derrâi le z'orolhiès! Lo père et la mère ne sont pereïn bon què po obêi, fourni dê l'ardzeint, ceri lê solâ et brossât lê z'haillons.

Coumeint on respettâvê assebin le z'auto-ritâ! Ora on ne sâ pas pi quoui ein est; n'ia pereïn dê vergogne et on assesseu n'est pas mé q'n'otra dzeïn. Et monsu lo menistrê! failai vairê: on allâvê âo prédzo et on traisâi son bounet quand passâvê, tandiqu'âo dzor dê vouâ on a pereïn dê religion et quand vollion saluâ, ne font què d'eïnfoncâ on pou mê lo capet su lê ge ein faseint onna grognâ qu'on ne sâ pas se diont bonzo âo bin tsaravouâta.

Po sê veti, sont tant venus orgolhâo! Lê z'altro iadzo, on vouâgnivê focce tsenêvo, verdan et printagni; on allâvê ourdi sê-mêmo, et on fasâi dâi z'haillons que dourâvon dâi z'an-nâiès. Ora, lê djeïnès dzeins ne sê tsailion pas pi dê grisette, ni dê tredaina, lao faut dâo fin drap dê magasin que cein cotê drou. Et allâ-vâi lâo mettrê on copé âo tiu dê tsausse! Et lê vilho solâ: crâidê-vo que se l'ousâvon sê servetront dâi z'eïmpègnès po fêrê montâ dâi chôquès? âo ouai! lê tsampèront petout âi z'écovirès et sê coumandèront dâi bottès (dâi solâ à mandze, coumeint dit Fluton) po câi mettrê le canons dê pantalon dedein. L'est cé tonnerre dê militéro que fâ cein. Mê rassovigno qu'on êtai pas tant molési quand on allâvê âi resseimblieiments; on mettâi la carmagnola avoué dâi tsausès dê la demeinze, et qu'on fasâi bin son servico; na pas ora, ye faut lo drap dê l'état et la tuniqua, que cein lâo baillê lo gout dê mettrê dâi z'anglaisès po sê veti ein bordzâi. Et pi c'est dâo bio què lâo militéro, que n'ouson pas mê allâ deïn le z'abbâi: pemin d'épolettès, min dê sabro, min dê crâija, min dê musetta, et quin chako! on képi, que lâi diont, qu'on ne pâo rein mettrê dedein; on pompon dê rein dâo tot, qu'on derâi onna crouïe boutensa; min dê liberté patrie et min dê jurdiulairès. L'ont adé la giberna, mâ l'est onna gibernetta qu'est peindia coumeint on covâi, dêvant. Po lê fusi, diont que sont meillâo; mâ ne bourron rein po tserdzi et on mê farâ jamé dê la via einclairê que font dâi z'asse bons pets què le noutrou, qu'on tampounâvê la cartouche ein vâo-tou, ein vouaigüe. Lê fusi d'ora sê tserdzon tot coumeint lê z'arbêlettès, iô n'ia rein qu'à mettrê lo pequiet.

Eh! iô est-te lo teïmps iô n'ira djeino; on avâi dâi chako que garnesson bin lê reings, avoué 'na balla becqua garnia ein fai, et n'avâi dâi pompons dê sorta, et pi lê caporats, lê sergents, lê z'officiers, aviont dâi galons âo fin coutset, qu'on lê recognessâi dê tot lien. Et lo gros majo, et lo commandant, avoué lâo tsapé gansi! n'êtai pas dê la merdêrâi coumeint ora que lo chako d'on colonet est tot coumeint cé d'n'a piquietta. On poivê reduirê deïn lo noutrou lo taba, la pipa, lo motchâo dê catsetta et tot plien d'affêrès. L'est verê qu'ora sont trâo fignolets po foumâ deïn on dzerret dê Gouggi-chebergue et mémameint deïn on brulôt (on chetse moqua); lâo faut la cigarra: « un grandson! un vevey! » coumeint diont. Eh! pêteliets, va! vo z'êtès bio avoué voutrès cigarrès! Tê tchaffouillon cein coumeint 'na chiqua No, on sê conteintâvê d'â, dê tabâ recouqueilh, qu'on copâvê su la man et qu'on cratchivê dedein, et dê Napoléion. Vo rassoveni-vo dê clliaô pa-quiets iô on veyâ lo grand Napoléion su on moué de terra et que javâi dèzo:

Seul et sur un rocher d'oû sa gloire importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune;
Du fond de son exil, encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune!

L'est cêsique qu'êtai on crâno! L'êpouârivê adé lê râi du su lê paquiets dê tabâ. C'est coumeint no âo Sonderbond. Quand bin on n'avâi pas dâi tuniquès, dâi vettrei et dâi tiulassès, n'eïn fé la campagne avoué honneu, avoué lo